

je ne pouvais plus me retenir, j'éclatai en sanglots. Je tapais sur tout ce qui était à ma portée, une barrière, une porte, ma voiture. Coups de pieds, coups de poings.

En revenant de l'hôpital, je m'arrêtai chez maman, et lui fis part de ma peine. Nous avons pleuré tous les deux, sans faire trop de bruit car grand-mère aurait pu nous entendre. Elle était de plus en plus fatiguée et affaiblie. Parfois elle délirait. Elle appelait ses petits-enfants.

Maman me prépara à manger, elle trouva que j'avais beaucoup maigri. Ce n'était pas avec ce que je mangeais chez moi que j'aurais pu grossir...

Ensuite je pris le chemin de Montluel, pour retrouver ma « chère et tendre ». J'entrai dans l'appartement, me dirigeai vers la cuisine et je bus un grand verre d'eau bien fraîche. Ensuite je pénétrai dans la chambre. Pascale était couchée. Elle ronflait, elle avait vomi sur le lit, j'ai préféré aller dormir sur le canapé. J'eus du mal à m'endormir. Je pensais à Sylvie, à ma grand-mère. J'entendais Pascale ronfler à travers le mur de la pièce.

Le mercredi, comme je rentrais plus tôt de mes livraisons, je découvris que Pascale n'était pas à la maison, et redescendis pour aller chez ma belle-mère.

Effectivement Pascale y était. Ses parents habitaient un bâtiment HLM non loin du nôtre. Mon beau-père était en déplacement pour toute la semaine, dans le Jura. Pascale, ma belle-mère et « Monmon », alias Pépé 2, étaient assis dans la cuisine, autour d'un litre de rouge. Ils me reçurent le verre à la main, dans un état d'ébriété avancée.

Patricia était dans la salle à manger, en train de jouer avec sa poupée. Quelle atmosphère terriblement déstabilisante pour une enfant !

Je commençai à réprimander Pascale, puis la belle-mère et enfin Monmon. Monmon me répondit par des rires entourant un rot sonore. Je les traitai tous les trois d'alcooliques sans vergogne, et de débiles mentaux. Ma belle-mère se leva alors et nous nous sommes retrouvés, elle et moi, les yeux dans les yeux, nez contre nez comme deux combattants prêts à en venir aux mains et à en découdre.

— T'es chez moi, ici ! s'écria-t-elle.

Je ne sais pas comment nous ne nous sommes pas tapés dessus. J'attrapai finalement Pascale par le bras, et la poussai sur le pas de la porte. Je lui administrai en passant la claque qu'elle méritait, et la traînai au-dehors. Je lui dis de m'attendre sur les marches de l'immeuble. Puis je suis remonté chercher Patricia.

Mais la belle-mère ne s'en laissa pas conter, elle refusait de me rendre ma fille. Ce fut à nouveau, devant la pauvre fillette, une empoignade féroce. Ma belle-mère et Monmon titubaient, mais eurent la force de me repousser. Monmon se mit à rire aux éclats, puis émit un vent sonore. Belle-maman vociférait. Elle me cria dessus

— T'es pas chez toi, fous le camp ! me répéta-t-elle.

Ne voulant pas en venir aux mains, je capitulai, mais promis de raconter à son mari sa façon de vivre, lorsqu'il serait de retour. Je sortis enfin, et retrouvai Pascale au bord de l'escalier. Je la traînai avec force jusqu'à notre appartement. Elle avait du mal à garder son équilibre. Arrivés, je lui administrai de nouveau une paire de claques puis la poussai vigoureusement

dans notre chambre. Elle tituba puis s'effondra sur le lit. À mon avis elle allait dormir toute habillée. Je dormirais donc, comme souvent, sur le canapé.

Que de gâchis, que de gâchis...

Maman me téléphona le lendemain pour m'annoncer que grand-mère était décédée. Notre mamie était partie rejoindre son mari au paradis. Papa s'occupa des démarches pour les obsèques. Elle allait être inhumée dans le caveau familial à Dagneux. Nous avons tous veillé mamie, dans la villa de Dagneux. Dans la chambre nous étions tous autour de son lit. Nous recevions de nombreuses visites : cousins, cousines, proches et moins proches, des amis aussi, des clients du magasin de Dagneux. Les Bertrand vinrent également nous rendre visite, avec leur fille qui restait à marier.

Mon cousin Francesco vint avec son épouse, il me fit remarquer discrètement qu'il avait eu raison au sujet de ma femme !

Mamie sera inhumée au cimetière du village qui nous avait accueillis lors de notre arrivée. Elle reposera loin de son mari, resté quelque part en Tunisie, nous ne savions même plus où. Ils allaient sans doute se retrouver là-haut, au paradis, puisque la vie existe après la mort. Le corps meurt et se transforme en poussière, mais l'esprit reste bel et bien vivant. Nous nous retrouverons donc, dans l'autre monde, pour commencer une autre vie.

Le jour des obsèques il y avait beaucoup de monde, à l'église comme au cimetière. La grande famille des Tunisiens était là, cousins et cousines, amis et voisins. C'était une génération condamnée à disparaître. Le maire de Dagneux était là, ainsi que le député, et divers notables de la région.

Elle devait être encore belle, même si son corps était désormais sans vie. Comme je regrettais qu'elle ne soit plus là, même pour me crier dessus. Comme j'aurais aimé encore caresser son corps, ses cheveux blonds. Mais voilà, elle ne serait plus jamais là.

Je présentai mes condoléances à sa maman, qui me reconnut. Quand je pris la main de Colette, elle me serra très fort dans ses bras. Elle m'avait reconnu, elle aussi, même après cette longue parenthèse. Je repensais à ces années passées à Dagneux : nos soirées chez Claude avec Monique et Colette, notre surprise-partie chez sa maman, la fameuse soirée des conscrits, quand nous nous étions retrouvés au bas de l'escalier de l'immeuble, à Dagneux.

Lorsque la cérémonie des obsèques fut terminée, je regardai le cercueil sortir de l'église. Je ne pus m'empêcher, ensuite, de suivre le corbillard, de Lyon jusqu'à Dagneux. Alors, il poursuivit sa route en direction de Genève, vers les Alpes, au cimetière de Morzine...

Adieu Monique.

suis pas attardé au cimetière. Je suis rentré chez moi, en broyant des idées noires.

Magalie me retrouva en pleurs à la maison. Je lui expliquai pourquoi, elle me consola comme elle put.

Non, la vilaine fée n'a pas quitté Sergio...

Cela faisait maintenant un an que j'avais repris mon travail à Dagneux. Nous n'avions été confrontés à aucun problème particulier. Un soir Magalie m'entraîna au salon, après le repas. Elle souhaitait me parler.

— Sergio, me dit-elle, j'ai un joli cadeau à te faire.

— Mais ce n'est pas mon anniversaire ! lui répondis-je, sur le ton de la plaisanterie.

— Non, c'est notre fête à tous les deux... J'attends un enfant de toi, mon chéri !

Ouah ! J'étais fou de joie. Je l'embrassais, la serrais contre moi.

— Je t'aime, lui criais-je. Merci ma Magalie ! Tu me fais un magnifique cadeau, le plus beau que j'aie jamais reçu de ma vie. Tu me rends heureux, je n'ai jamais été aussi enchanté par la vie. Merci Magalie ! J'annoncerai la grande nouvelle à maman, elle sera tellement heureuse ! Elle t'a adoptée, tu sais. En toi elle a trouvé une belle-fille digne de ce nom, elle te considère comme sa fille.

Ce jour-là était un dimanche. Je décidai Magalie à venir se promener avec moi au parc de la Tête d'or à Lyon. Nous partîmes tard dans la matinée, avec le projet de tout d'abord manger au restaurant.

Notre choix se porta sur un établissement proche de la gare de Perrache, dans une petite rue. J'en avais entendu parler par